

Adam Resurrected — États-Unis 2008, 106 minutes

Pascal Grenier

Number 267, July–August 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63500ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

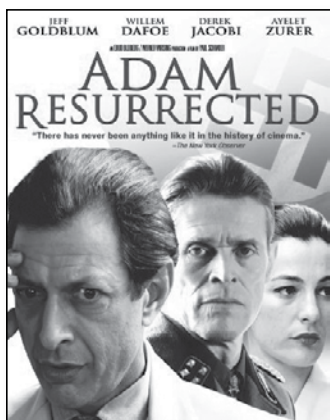
1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grenier, P. (2010). Review of [*Adam Resurrected* — États-Unis 2008, 106 minutes]. *Séquences*, (267), 26–26.

Adam Resurrected



Paul Schrader continue son petit bonhomme de chemin dans le paysage du cinéma américain indépendant, et ce, même si ses films passent le plus souvent inaperçus ou tombent carrément aux oubliettes. Pourtant, ses films sont tout aussi intéressants qu'inégaux et **Adam Resurrected**, son dix-septième long métrage en tant que réalisateur, n'échappe pas à cette règle.

Adapté d'un roman de Yoram Kaniuk, le film retrace le destin hors-norme d'un magicien et télépathe allemand qui évita la chambre à gaz en divertissant des milliers d'autres juifs dans les camps de concentration nazis. Après l'Holocauste, Adam effectue un long séjour dans un sanatorium expérimental d'Israël où il devient rapidement un chef. Schrader s'attaque autant au sujet grave de l'Holocauste qu'à celui de l'aliénation des individus sous un angle strict et calviniste. Il aborde également le thème de la perte d'identité et de repères sous la forme onirique d'un homme qui n'appartient plus qu'au passé.

Même si le film manque de ligne directrice et se perd dans des dédales symboliques plutôt lourds (comme sa comparaison entre l'homme et le chien) et pernicieux, le film propose une réflexion intéressante sur l'humain et la foi chrétienne. Dans un contexte comme celui des survivants d'une destruction de masse comme l'Holocauste, est-il encore possible d'exister quand nos familles ont été exterminées ?

Le droit à l'existence est donné par un dieu dont les lois ont été effacées par des règles humaines. Il ne reste plus que la capacité à s'adapter à cette perte de repères et d'y trouver son propre refuge et un sens nouveau à la vie. En revanche, les nombreux jeux bizarres auxquels se livre le personnage-titre de même que ses fantaisies sexuelles s'éloignent petit à petit du microcosme psychiatrique établi au départ : la tentative de guérison des victimes de l'Holocauste.

Ainsi, le récit est sérieusement handicapé par une trame narrative elliptique comme ses retours en arrière sur le camp de concentration et cette mise en scène minutieuse, mais inégale. Toutefois, dans la peau d'Adam, Jeff Goldblum s'investit à fond et offre une performance étonnante dans ce qui est ici son meilleur rôle au cinéma depuis des lustres.

SUPPLÉMENTS : Aucun.

PASCAL GRENIER

■ États-Unis 2008, 106 minutes — Réal. : Paul Schrader — Scén. : Norah Stollman, d'après le roman de Yoram Kaniuk — Int. : Jeff Goldblum, Willem Dafoe, Derek Jacobi, Joachim Krol, Ayelet Zurer, Hana Laszlo — Dist. : Métropole.

Le Deuxième Souffle

Le soir, dans un quartier industriel, une attaque de fourgon a lieu ; il y a mort d'hommes et prise d'un gros butin. Gu Minda est l'un des malfaiteurs. Alain Corneau, en tournant ainsi cette opération dans des teintes et des mouvements de caméra se rapprochant du cinéma de Hong-Kong, se démarque volontairement de la première version de ce roman de Giovanni adapté en 1966 par Jean-Pierre Melville en noir et blanc. Melville avait tourné ce braquage le jour sur les falaises du bord de mer en banlieue de Marseille.

L'affiche, qui fait la couverture du DVD, montre, dans un club au décor d'un clinquant riche, les divers personnages, tous interprétés par des acteurs connus. Elle table donc sur cette notoriété pour mousser la vente de ce film qui est construit comme un regard nostalgique sur cette période des années 50-60 où l'honneur avait un sens pour les truands, ou du moins pour certains d'entre eux. Corneau rétablit la relation amoureuse



entre Gu et Manouche que Melville avait modifiée en une relation fraternelle. Si, à première vue, l'histoire peut être vue comme la course d'un homme traqué par le policier Blot, on y retrouve pourtant deux couples de personnages qui incarnent le passé et le changement. Gu est un homme de la vieille école alors qu'Orloff connaît les moyens de ne pas trop se mouiller et de se protéger.

Blot, inspecteur au parler ironique et féru de police scientifique, est l'antithèse du brutal Fardiano, qui use de moyens qu'il a, semble-t-il, appris du temps de la police de Vichy.

L'interprétation d'ensemble est bonne, même si Blanc se rapproche plus du niveau de Meurisse dans le Melville, et Monica Bellucci apporte une certaine gravité à la tenancière de bar éprouvée dans sa vie amoureuse. Malheureusement, Auteuil ne fait pas le poids après Ventura. Alain Corneau, en voulant rendre hommage à l'esprit d'un de ses mentors, le romancier, scénariste (**Le Trou**) et réalisateur (**La Scoumoune**) José Giovanni, ne retrouve donc malheureusement pas le niveau de ses prenants **Police Python 357** et **Série noire**.

SUPPLÉMENTS : Aucun, cette version nord-américaine ne contient pas l'entrevue de José Giovanni qui fait partie des suppléments dans le coffret français.

LUC CHAPUT

■ France 2007, 155 minutes — Réal. : Alain Corneau — Scén. : Alain Corneau d'après le roman *Un règlement de comptes* de José Giovanni — Int. : Daniel Auteuil, Michel Blanc, Gilbert Melki, Monica Bellucci, Jacques Dutronc, Nicolas Duvauchelle, Philippe Nahon — Dist. : Métropole.